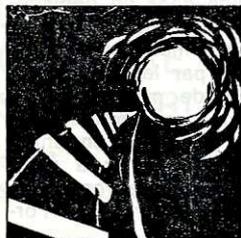


Lors de la rédaction du premier atlas des grands gouffres du monde (1972), j'avais été en correspondance avec les Texans de l'Association for Mexican Caves Studies (AMCS) à Austin. A Noël 1973, enthousiasmé par ce que j'avais lu, j'allais faire du « gouffre-stop » à Aquismon, où après quelques explorations, je trouvais une équipe américaine m'acceptant pour explorer las Golondrinas.



EXPLORATIONS SOUTERRAINES

EL SOTANO DE LAS GOLONDRINAS (Mexique)

par Paul COURBON

L'auteur, spécialiste français des cavités les plus profondes, s'est rendu au Mexique, uniquement pour explorer le puits le plus célèbre du monde.

A une époque où le lyrisme disparaît l'expression « *Voir Naples et mourir* » ne paraît plus sérieuse. Pourtant, sans le virus spéléologique qui vous reprend de façon inattendue, même lorsque blasé on croit avoir épuisé toutes les joies et les émotions des explorations, je pourrais dire : « *J'ai vu Las Golondrinas, je veux abandonner mes courses souterraines.* »

Las Golondrinas : ce nom étrange, dur, a pourtant une signification espagnole beaucoup plus douce : les hirondelles. Il est porté par l'abîme le plus impressionnant qui se puisse imaginer. Je n'ai pas eu le temps d'aller contempler El Sotano, puits naturel karstique le plus profond connu actuellement. Il m'a été dit que son orifice, d'une section de 200 mètres sur 400, était beaucoup plus spectaculaire que celui de Las Golondrinas. Mais sa descente, faite contre ou fort près de la paroi, est beaucoup moins impressionnante.

Pour un Européen tout est passionnant à Las Golondrinas. Tout d'abord sa situation dans la jungle tropicale, au milieu des cafédiers sauvages entretenus à grand peine par les indiens du voisinage qui élaguent ou coupent la végétation étrangère. Une marche, exténuante avec un gros sac, conduit au gouffre à partir du pittoresque village d'Aquismon. Celui-ci, à l'écart de la N. 85 qui draine les Texans et Américains de l'Est des USA vers le Mexique, a su se préserver de la civilisation envahissante, garder le caractère et le charme désuet des vieilles petites villes coloniales. De là, un chemin innommable, bosselé, plein de pierres et de trous, défoncé par le bétail, mène dans les villages indiens perdus au milieu de la jungle de la Sierra Madre Orientale. Pour atteindre Las Golondrinas, il faut cinq heures d'un parcours pittoresque à travers une jungle hospitalière, parsemée çà et là de groupes de huttes entourées de bananiers et de papayers. Le Mexique est un pays chaud, on y boit beaucoup ; de temps à autre, au bord du chemin, de pauvres troquets indiens vendent d'énormes refrescos, sodas d'un demi-litre, justes suffisants pour vous désaltérer. La pauvreté des Indiens est telle que peu d'entre eux ont des mulets, la majorité du portage est humain. De pauvres bougres trimbalent durant de longues heures des cargaisons de bouteilles ou de ravitaillement d'un poids avoisinant 50 kg. Nous nous sentions des complexes avec nos sacs de 20 kg, d'autant plus que ces porteurs n'étaient pas moins rapides que nous. Celui à qui nous avions confié notre corde, d'un poids supérieur à 40 kg, arriva avant nous à Las Golondrinas.

A dix minutes au-dessus d'un village de huttes : le gouffre. A vous couper le souffle. Ce n'est pas un abîme noir ; son orifice en pente, d'un diamètre de 60 mètres, laisse passer assez de lumière pour en éclairer le fond. Habituellement, l'explorateur qui descend dans l'obscurité ne voit rien vers le bas. Ce n'est pas le cas ici, ce qui rend le site exceptionnellement imposant.

Le lever et le coucher du soleil sont les deux grands moments du spectacle de Las Golondrinas. Nous eûmes la chance d'arriver au coucher, ce qui ajouta encore à notre impression. Des milliers, des dizaines de milliers d'hirondelles arrivent de l'horizon et de toutes les parties de la jungle. Elles font, à deux ou trois cent mètres au-dessus du gouffre, un tourbillon mouvant de cinq cents mètres de diamètre. De temps à autre, quand le bord du tourbillon passe à la verticale du puits, un paquet d'hirondelles, cent ou deux cents, pique littéralement sur le gouffre dans lequel elles plongent, groupées, à plus de cent kilomètres à l'heure, dans un déchirement d'air impressionnant. Cent ou deux cents mètres plus bas, elles se redressent pour aller nicher dans la paroi. Dans le gouffre, le bruit est encore plus impressionnant. Il ressemble au sifflement de centaines de pierres jetées dans le puits. De jolies perruches vertes, mais aux piaillements de crécelles, se mêlent aux hirondelles. Elles sont beaucoup moins nombreuses et surtout beaucoup moins hardies. Par groupes de dix ou vingt elles regagnent leurs nids en arabesques beaucoup moins vertigineuses, évitant, oh, miracle, la collision avec les hirondelles.

Au lever du jour, nous sommes réveillés par un bruit de pluie. En fait, il s'agit du battement des ailes des légions d'hirondelles qui quittent leur demeure en un nuage noir. Elles remontent dans le puits suivant une spirale ascendante. Les perruches, moins rapides et plus tardives, décrivent une ronde gracieuse en s'élevant d'une dizaine de mètres par tour. Si le retour des hirondelles se fait en plus d'une heure, leur départ se fait en un quart d'heure.

Venons-en à l'exploration. Il s'est raconté beaucoup de fables sur les cordes employées par les Américains à Las Golondrinas (1), de même que sur les jumars dont ils se sont servis. En fait, les premiers explorateurs ont utilisé une corde toronnée de 12,7 mm (un demi pouce) et des nœuds de prussik. Mais depuis, l'Amérique s'est mise à l'heure européenne. Quoique le nœud de prussik soit d'un usage plus aisé et rapide qu'on ne le pense habituellement, il a été remplacé par le Gibbs et surtout le jumar (4). Seuls quelques originaux désargentés l'utilisent encore. Quant aux vieilles cordes toronnées, elles ont fait place à une corde statique de 11 mm : la Blue Water qui, quoique souple, a une gaine très serrée dont la résistance à l'abrasion m'a paru supérieure à celle des cordes européennes.

L'examen du puits vous surprend : celui-ci paraît beaucoup moins profond que dans la réalité. Les proportions de l'orifice et de la base (135 x 305 m) faussent l'impression d'éloignement. Par contre, en descendant, à moitié de corde, le fond paraît toujours aussi lointain. Comme on est à 30 ou 40 mètres de la paroi la plus proche, l'effet est des plus saisissants. Le sifflement d'une pierre lancée du sommet du puits laisse rêveur : onze secondes qui n'en finissent pas.

L'explorateur qui se lance dans la descente de l'abîme n'a pas le temps de changer d'avis ! La corde démarre d'un rocher en surplomb avec une arête vive de 30 centimètres d'arrondi. Au bout de trois mètres, on ne peut plus toucher la paroi, même du bout du pied. Il faut alors réprimer les battements de son cœur et serrer les dents pour avoir le courage de regarder le prodigieux spectacle du vide sous-jacent. Ne descendant pas le premier, je pouvais contempler les lumignons de mes compagnons arrivés au fond et qui cherchaient la continuation. Malgré la clarté, ils demeuraient invisibles. Ah, secondes saisissantes !

Le descendeur employé par les Américains ressemble à une petite échelle de 25 à 30 centimètres de longueur, comportant six barreaux entre lesquels on dispose la corde une fois devant, une fois derrière. En fonction du poids de la

(1) *Spelunca*, 1968, 3, p. 92, parle même d'une corde de 38 mm de diamètre. Peut-être s'agit-il d'une erreur de conversion de pouces en millimètres ?

(3) Nous ne reproduisons pas ici le plan et la coupe de cette cavité que nos lecteurs trouveront dans l'*Atlas des Grands Gouffres du monde* qui se trouve entre de nombreuses mains.

(4) Nous étions neuf à explorer Las Golondrinas, six d'entre nous employaient le jumar, deux le Gibbs et un le nœud de prussik.

corde, on peut faire sauter un ou plusieurs de ces barreaux pour limiter le frottement. En cours de descente, la corde s'allégeant, il est possible de remettre un à un les barreaux non placés au début. Quoique plus encombrant que le descendeur Peltz, ce descendeur est plus commode pour les puits exceptionnellement profonds. Personnellement, devant le poids et la tension de la corde, je n'osais employer mon descendeur Peltz. Avec un peu d'inquiétude, j'utilisais deux bons vieux mousquetons en fer entrelacés avec la corde. Une jambe enlacée à la corde pour améliorer le freinage, la descente fut sans problème.

La salle qui constitue le fond du grand puits est, je l'ai déjà dit, de dimensions phénoménales (305 x 135 m). Son sol inégal est en majeure partie recouvert de fiente et de guano d'où émerge de temps à autre le chaos rocheux sous-jacent. Dans la pâle clarté, ce paysage souterrain teinté de noir par le guano et de vert par la mousse, dominé par les parois vertigineuses qui se ferment en un cercle lointain prend un aspect hallucinant. La continuation du gouffre se fait par un petit orifice d'un mètre de diamètre, facile à trouver, au pied de la paroi sud. En descendant la diaclose sur laquelle il s'ouvre, je sentais mon cœur battre : un fort courant d'air vers le bas permettait de supposer l'existence d'une continuation non observée par les Américains. Mais la suite des événements n'allait pas me permettre de la chercher. Nous étions cinq à explorer les puits terminaux du gouffre : trois américains, un mexicain et un français, tandis que quatre autres américains tentaient une escalade au bas du puits d'entrée en vue d'atteindre un porche haut placé. Dans une équipe hétéroclite, il y a toujours quiproquos et malentendus. Aussi, alors que nous arrivions au sommet du dernier puits, nous nous apercevions qu'il manquait une corde.

Comme nous tenions absolument à atteindre le fond du gouffre avant de tenter quoi que ce soit, je me décidais à remonter pour chercher la corde manquante. Elle devait être dans la grande salle. Malheureusement, les escaladeurs l'avaient prise. Elle se trouvait avec eux, en pleine paroi, à trente mètres du sol. Mais nous ne pouvions échouer si près du fond. En descendant l'avant dernier puits profond de cinquante mètres, je constatais que ses quinze derniers mètres étaient escaladables. Il y avait un petit passage délicat, mais rien d'impossible. Je remontais le bas de ce puits en varappe, coupais la corde aussi haut qu'il m'était possible et je redescendais comme j'étais monté. Les quinze mètres de corde ainsi gagnés nous permettaient de descendre le dernier puits. Au pied de celui-ci, une salle en pente, boueuse, véritable cloaque d'argile nous permettait d'atteindre le fond de Las Golondrinas, quinze mètres plus bas.

En remontant, près du terminus, je faillis mettre la main sur une araignée énorme. Son thorax brun et son abdomen gris avaient une longueur de 25 mm environ, ses six pattes fines 7 à 8 cm. Sans doute aveugle, elle avait deux antennes interminables d'une longueur de 15 cm. Sur sa tête, deux pinces que j'avais prises en premier lieu pour ses yeux. Pattes comprises, ce monstre avait un diamètre de 15 centimètres. Que venait-il faire à 515 mètres de profondeur ? Il était à la mesure du gouffre. Sans récipier pour le ramener intact en surface, je lui laissais sa liberté.

Tous ces contretemps m'avaient fait oublier le courant d'air, d'autant plus qu'on ne le sentait pas dans le fond colmaté par l'argile. Alors que je ressortais des puits terminaux, redoublant de violence, il se rappelait à mon souvenir. Mais les puits étaient déséquipés, mes compagnons voulaient ressortir, il était trop tard.

La remontée me valut bien des émotions. Les américains, dépourvus de complexes, ont une grande confiance dans leur corde et dès qu'un explorateur est arrivé au milieu de celle-ci, le suivant commence son ascension. Du fait de l'élasticité du nylon, l'explorateur du milieu redescend brutalement de trois mètres. Dans le vide immense, cet effet, des plus déplaisants, est déconseillé à un cardiaque ! En fait, on ne peut parler d'imprudences, car, dans un puits comme Las Golondrinas, il n'y a pas de frottement rongeur de corde.

J'ai commencé ma remontée à la tombée du jour, hiron-

nelles et perruches regagnaient leurs nids dans un déplacement d'air étourdissant. Au bout d'une demi-heure, il faisait nuit, le calme était revenu. J'avais allumé ma lampe acétylène et un groupe de perruches attirées par la flamme faisait des arabesques silencieuses autour de moi. Cela jusqu'au moment où l'une d'entre elles piqua sur mon casque qu'elle heurta violemment. Elle se mit à tomber en chute libre pour reprendre ses esprits au bout de dix à vingt mètres. Ce fut un signal et j'eus à subir d'autres collisions de ses compagnes stupides avant que tout rentre dans l'ordre.

Il y a beaucoup d'exagérations au sujet des remontées de Las Golondrinas. Certains Américains y ont fait des concours de vitesse et le meilleur temps est actuellement de 27 minutes (2). Mais, il ne faudrait pas généraliser et croire que tous les Américains sont des champions de jumar ou de Gibbs. Lors de notre remontée, les temps s'échelonnaient entre une heure et trois heures trente. Le record de durée est de six heures.

Les concours de vitesse des Américains ne se font pas dans le cadre d'une expédition normale. Les concurrents font uniquement le puits, sans rechercher l'exploration. En short et chemisette (la température du gouffre est de 15° environ), sans sac, ni lampe acétylène et sans le pesant matériel du spéléologue européen, ils peuvent se permettre des temps qui nous paraissent extraordinaires, mais qui en fait sont sûrement abordables. Evidemment, comme certains le rétorqueront, tout cela n'a rien à voir avec la spéléologie. Cette manie de record est vraiment déplacée dans un cadre qui nous est cher...

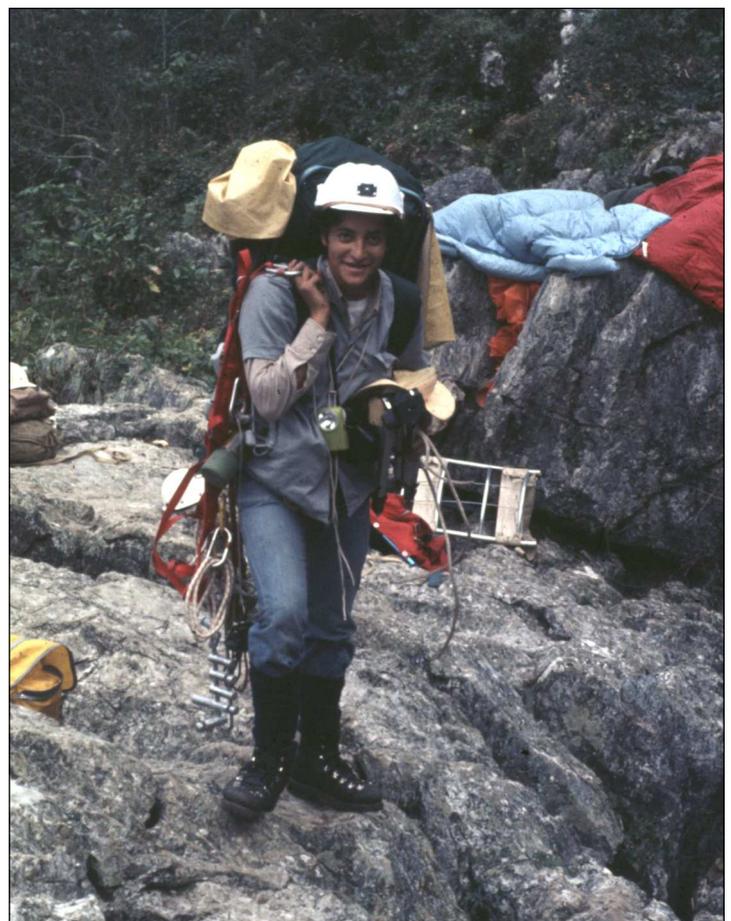
J'ai pu paraître lyrique au lecteur. Ce monde nouveau, ce puits hors du commun rendu encore plus fantastique par le spectacle qui l'entoure et ma peur du vide me laissent enrichi de souvenirs exceptionnels.

BIBLIOGRAPHIE

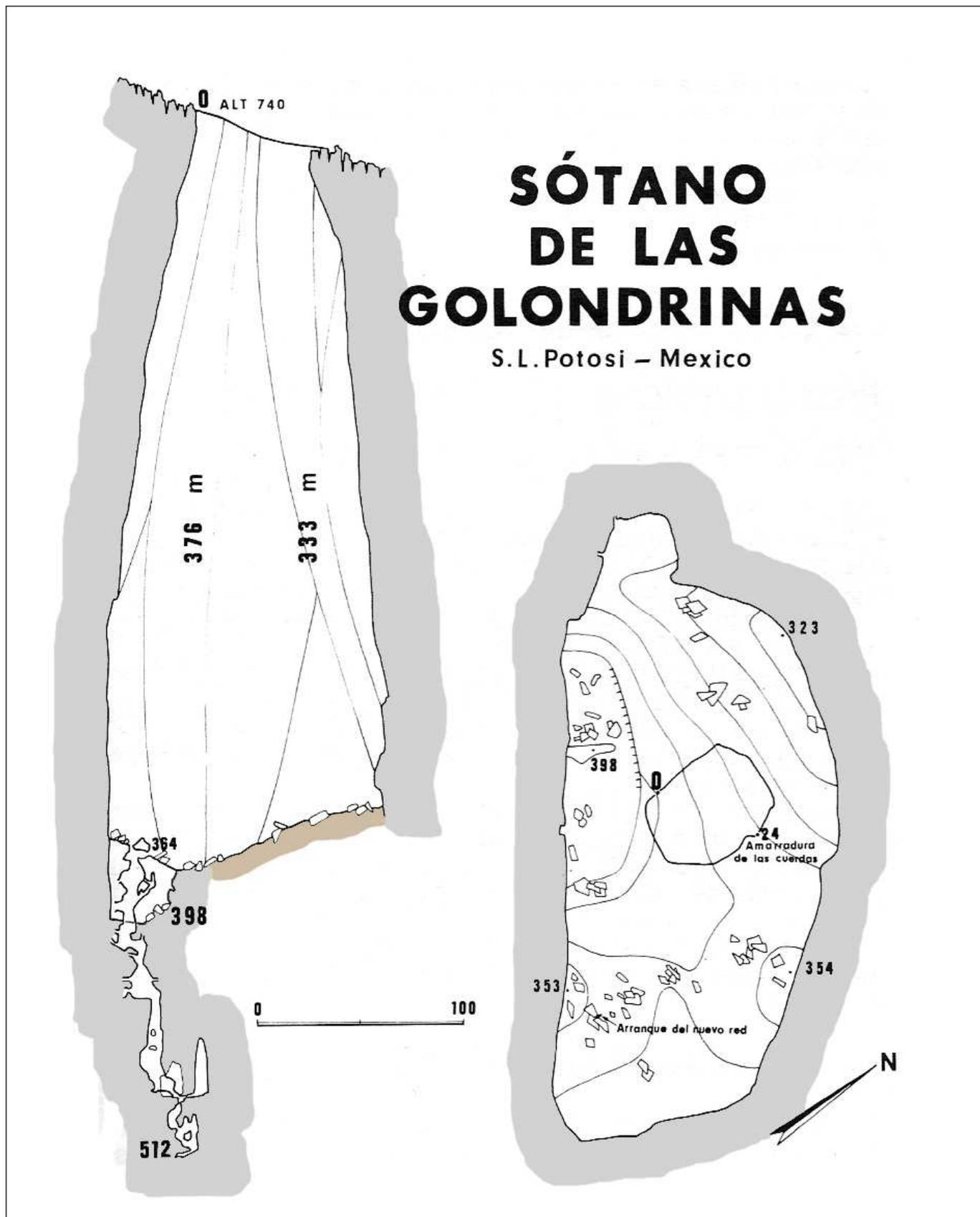
Bull. n° 2 de l'Association for Mexican Caves Studies, Austin (Texas), 1968.

P. COURBON - Atlas des Grands Gouffres du monde. Apt, 1972 (En vente chez l'auteur).

(2) La profondeur du puits, à l'endroit le plus propice de la descente, est de 335 mètres.



Eduardo Castro Ruiz dont la famille m'avait reçu à Mexico et qui fut le premier Mexicain à descendre dans las Golondrinas.



Topographie dressée par l'AMCS et qui ne figure pas dans l'article paru dans le Spelunca n°1 de 1974, pp.5-6, dont Philippe Renault était le rédacteur.

De Mexico, nous avons rejoint en bus la ville de Victoria où se rassemblent les Américains explorant au Mexique, aux périodes de vacances. Après avoir exploré pendant trois jours quelques cavités de la région de Victoria avec une équipe de l'AMCS, j'avais trouvé une équipe américaine qui allait à Las Golondrinas. Ils avaient accepté sans aucune difficulté que je les accompagne avec Edouardo Castro Ruiz et mon épouse. C'est le bon côté des Américains. Lors de l'exploration, outre Edouardo Castro Ruiz, mes équipiers étaient Joseph Lieberz et 5 autres membre du Bloomington Indiana Grotto.



L'orifice de 50 m de diamètre et les perruches remontant le puits après le départ des hirondelles (golondrinas).



En haut à gauche, après l'angoisse du départ, tout va mieux!

En haut à droite : seules les dimensions de l'orifice, 50 m par 60 donnent l'échelle du puits, photographié ici à une période proche du solstice d'été.

En bas à gauche, deux petits indiens qui sont venus offrir des oranges à mon épouse.